

L'AFFRANCHISSEMENT EN CHRIST

«Car la loi de l'Esprit de vie
dans le Christ Jésus,
m'a affranchi de la loi du péché
et de la mort».
(Rom. 8, 2)

Qu'est-ce que le vrai *affranchissement en Christ* et comment y parvenons-nous? Nul chrétien ne devrait aborder ces questions à la légère, car leur juste compréhension lui est de la plus grande importance. Notre *justification* en Christ assure pour toujours notre position dans la présence de Dieu; notre *affranchissement* en Christ nous fait marcher dans cette présence. Notre *assurance* devant Dieu se fonde sur la *mort* de Christ à la croix, et notre *marche* devant Lui se fonde sur la *vie* du Christ ressuscité, Christ *pour* nous et Christ *en* nous.

Il y a beaucoup de croyants qui ne sont pas réellement affranchis, et il y en a beaucoup qui le sont sans connaître le vrai affranchissement. La réalité de l'affranchissement manque à ceux-là, et

la connaissance de l'affranchissement à ceux-ci. La différence entre eux est très grande, quoique les résultats et les expériences soient souvent les mêmes. La vérité affaiblie et mélangée, que lisent et entendent les premiers, les retient pendant des années dans l'esclavage et dans la crainte; la même cause empêche les autres de marcher dans la liberté. Dans tous les cas, la puissance de la vérité et son efficace bénie sont perdues à cet égard. Le cœur est inquiet et accablé, la marche est affaiblie et entravée, le nom de Dieu n'est pas glorifié; ainsi les sérieuses exhortations de la Parole à marcher d'une manière digne de Dieu sont sans effet et le témoignage devant le monde est altéré et obscurci.

Tout cela sera de la plus grande importance pour le croyant dont le cœur est simple et droit, et il ne pourra pas se tranquilliser par la triste découverte que ces expériences sont si générales parmi les chrétiens d'aujourd'hui. Il craint et il aime le Seigneur, et il ne désire rien plus ardemment que la gloire de son nom. Il cherche, en vérité, à être un serviteur soumis de Celui qui l'a racheté par son propre sang et un enfant obéissant de Celui qui l'a fait renaître selon sa grande miséricorde. Il aime les traces bénies du Seigneur, et il regarde comme son grand privilège de le suivre et de porter son opprobre. Mais aussi longtemps qu'il n'est pas véritablement affranchi, ou qu'il ne connaît pas le vrai affranchissement, il rencontre des difficultés insurmontables; la chair et le péché qui y demeure élèvent constamment des obstacles sur son chemin. Quelle joie ne sera-ce

donc pas pour lui de connaître véritablement que Dieu a parfaitement aplani le chemin en Christ, et qu'il en a ôté tous les obstacles.

Pour ce qui regarde la *doctrine de l'affranchissement*, comme toute autre vérité divine, il est très important de reconnaître qu'on ne peut la comprendre par l'entendement naturel (1 Cor. 1, 25). Aussi longtemps que le chrétien apportera la sagesse humaine et l'intelligence naturelle dans l'étude de la parole de Dieu, il en affaiblira la vérité pour lui-même et y mettra de la confusion. Quand Dieu a parlé, nous n'avons plus rien à dire, plus rien à ajouter, ni à considérer, mais tout simplement à *croire*, à croire fermement et sans réserve. Si nous méditons sa Parole, nous ne devons pas nous en approcher avec une opinion préconçue, ni avec ce que nous savons ou ce que nous avons entendu ou lu, si ce n'est pour éprouver, au moyen de la Parole, et nos opinions et celles des autres hommes, pour voir et juger si tout cela est bien selon la vérité. Cette précaution, cette sagesse divine est spécialement nécessaire de nos jours, où tant de doctrines erronées sont en vogue, où des chrétiens même enseignent et écrivent, sur les choses de Dieu, tant de principes plus ou moins mélangés d'erreur, parce que si souvent ils élèvent leur connaissance, qui devrait être toujours soumise à la parole de Dieu, au-dessus de cette Parole. Oh! l'on n'en peut calculer les tristes conséquences pour tant d'âmes qui, tout en déclarant que la parole de Dieu est la seule règle de notre vie et de notre marche, se laissent pourtant guider par les discours et par les

livres des hommes, plutôt que par la simple vérité des Ecritures, et qui aussi savent bien mieux et plus aisément parler de ceux-là que de celui-ci. Si la pensée que c'est la parole de Dieu nous remplissait de vénération, chaque fois que nous la méditons, une sainte crainte nous empêcherait toujours d'y mêler nos propres opinions, et plus encore de les faire prévaloir sur elle; car en agissant ainsi nous ne faisons qu'affaiblir la vérité pour nous-mêmes, et souvent même que la rendre inefficace sur nos cœurs. La parole de Dieu seule est la source d'où nous pouvons tirer la pure vérité, et l'onction du Saint Esprit y guidera certainement celui qui est simple et droit et lui en ouvrira la vraie intelligence au moyen de la foi. Examinons donc toutes nos opinions relativement au sujet qui nous occupe, à la lumière du Saint Esprit, et d'après la parole de Dieu. Soyons prêts à rejeter résolument tout ce qui n'est pas d'accord avec cette sainte Parole, quelque ancien et généralement admis que cela puisse être; et recherchons, recevons et retenons fermement l'enseignement de Dieu sur ce sujet, ainsi que sur tout autre, avec un cœur simple et rempli de l'assurance de la foi.

* * *

Considérons d'abord le chapitre 7 des Romains. Il arrive souvent que de vrais chrétiens en appliquent la dernière partie à eux-mêmes, à leur propre préjudice, uniquement parce qu'ils le lisent superficiellement et adoptent trop légèrè-

ment le commentaire des autres là-dessus. Il est assez ordinaire de les voir dire que c'est leur propre état qui est dépeint dans des passages tels que ceux-ci, versets 14 et 19: «Moi... je suis charnel, vendu au péché; ...le bien que je veux, je ne le pratique pas; mais le mal que je ne veux pas, je le fais». Ils en font une telle application, parce qu'ils croient que l'apôtre parle ici de son propre état intérieur. On hésiterait, certes, à admettre cette pensée, si l'on se donnait la peine de rapprocher de ces paroles les nombreux passages qui rendent témoignage à la marche de Paul. Nous lisons, par exemple, dans 1 Thessaloniens 2, 10: «Vous êtes témoins, et Dieu aussi, combien nous nous sommes conduits saintement, et justement, et irréprochablement envers vous qui croyez». Il pouvait dire hardiment aux Corinthiens (1 Cor. 11, 1): «Soyez mes imitateurs, comme moi aussi je le suis de Christ». Il disait encore à Timothée (2 Tim. 3, 10): «Mais toi, tu as pleinement compris ma doctrine, ma conduite, mon but constant, ma foi, mon support, mon amour, ma patience», etc.

Comment concilier tous ces passages avec ces mots: «Le bien que je veux, je ne le pratique pas», etc. Je pense que personne n'aura la témérité de soutenir que, dans les passages cités ci-dessus, et tant d'autres analogues, l'apôtre ne parle que de sa bonne volonté, et que, quant aux actes, il faisait tout le contraire. Et quand il exhortait si souvent les chrétiens à marcher d'une manière digne de Dieu ou de l'Évangile du Christ, il n'entendait assurément pas par-là se borner à réveiller

en eux de bonnes résolutions et le désir de marcher dignement. Comment aurait-il pu adresser de telles exhortations à autrui, s'il devait reconnaître que, quant à lui-même, il ne pratiquait pas le bien qu'il voulait faire, et faisait le mal qu'il ne voulait pas; ou, en d'autres termes, s'il eût été encore lui-même assujetti à la loi du péché sans pouvoir accomplir le bien?

Le Seigneur Jésus dit à ses disciples: «Celui qui a mes commandements et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime» (Jean 14, 21). Il ne s'agit certainement pas ici d'une bonne disposition à garder ses commandements, mais de leur réelle observation. Ailleurs il dit (Jean 15, 14): «Vous êtes mes amis, si vous faites – non pas si vous voulez ou désirez faire – tout ce que moi je vous commande». Voici un témoignage de l'apôtre Jean (1 Jean 2, 3-5): «Et par ceci nous savons que nous le connaissons, savoir si nous gardons ses commandements. Celui qui dit: Je le connais, et qui ne garde pas ses commandements, est menteur, et la vérité n'est pas en lui. Mais quiconque garde sa parole, – en lui l'amour de Dieu est véritablement consommé». Dans un autre endroit (1 Jean 5, 3), le même apôtre dit: «Car c'est ici l'amour de Dieu, que nous gardions ses commandements, et ses commandements ne sont pas pénibles». Ces paroles sérieuses nous montrent bien clairement qu'il est question d'un réel accomplissement de ses commandements et de sa Parole, et non pas seulement de la volonté de les accomplir.

Nous lisons encore en Hébreux 9, 14: «Combien plus le sang du Christ, qui, par l'Esprit éter-

nel, s'est offert lui-même à Dieu sans tache, purifiera-t-il votre conscience des œuvres mortes, pour *que vous serviez le Dieu vivant*». Et dans Tite 2, 14: «Notre grand Dieu et Sauveur Jésus Christ, qui s'est donné lui-même pour nous, afin qu'il nous rachetât de toute iniquité et qu'il purifiât pour lui-même un peuple acquis, *zélé pour les bonnes œuvres*». Quelque précieux et bénis que puissent être de tels passages des Ecritures, il arrive souvent qu'on n'y fait guère attention et qu'on ne les apprécie pas assez. La vraie et triste raison en est que nous nous cherchons nous-mêmes, et non pas la gloire de Dieu. Pour beaucoup de chrétiens, c'est l'assurance du salut qui est la première et la dernière, si ce n'est l'unique affaire. Ils n'ont pas à cœur l'intention du Seigneur qui a été de s'acquérir un peuple saint pour le servir de franche volonté, et encore moins le bon plaisir du Père, d'avoir des enfants qui l'honorent par une humble obéissance. Les pensées que l'œuvre de Christ leur inspire ne dépassent pas leur propre rédemption. Mais les intentions de Dieu et les pensées de Dieu vont plus loin. Certainement, dans sa miséricorde, il pensa tout d'abord à notre rédemption; il avait en vue notre bonheur, en livrant pour nous son Fils unique et bien-aimé; mais notre bonheur est lié à son bonheur; dans notre délivrance et notre acceptation, son amour et sa joie trouvent leur satisfaction.

Pierre s'adresse ainsi aux croyants (1 Pierre 2, 9): «Mais vous, vous êtes une race élue, une sacrificature royale, une nation sainte, un peuple acquis, pour que vous annonciez les vertus de

celui qui vous a appelés des ténèbres à sa merveilleuse lumière». L'intention de Dieu était de posséder un tel peuple. Mais il ne pouvait pas le trouver sur la terre, tant qu'il ne l'avait pas préparé lui-même en Jésus Christ. Il avait, il est vrai, auparavant choisi Israël pour son peuple, mais sous la condition qu'il lui obéirait et qu'il marcherait dans ses voies. Israël promit de le faire, parce que, dans son aveuglement, il ne connaissait ni sa propre faiblesse, ni la sainteté de Dieu; aussi sa désobéissance et sa déchéance ne se manifestèrent que trop tôt. Dieu donna, sans doute, à ce peuple bien des preuves visibles de sa faveur; il le conduisit avec patience et avec amour dans ses merveilleuses voies; il le combla de toutes sortes de bénédictions, mais malgré tout cela, Israël se montra toujours un peuple de col roide, incirconcis de cœur et d'oreilles. Ce peuple ne répondit donc pas aux intentions de Dieu, et ne satisfit pas son amour et sa joie, parce que c'était un peuple qui aimait toujours la voie de l'égarement, qui n'obéissait pas à la voix de son Dieu, et ne marchait pas dans ses sentiers. Aussi Jéhovah fut-il obligé de dire: «Vous n'êtes pas mon peuple¹.

Il voulait avoir un peuple saint, un peuple qui le servît en vérité et qui fût «zélé pour les bonnes œuvres»; mais Israël servait le péché, il était zélé pour les *mauvaises* œuvres. Leur marche entière

¹ Il est évident que je ne parle pas ici des individus fidèles en Israël, qui attendaient avec foi le Messie promis et la rédemption par lui et qui, ainsi, étaient comme les prémices du vrai peuple.

sous la loi n'était qu'un fruit pour la mort; «ils étaient charnels, vendus au péché».

Maintenant Dieu s'est choisi un peuple, dont l'acceptation et la sûreté ne sont pas fondées sur sa propre obéissance, mais uniquement sur le sang de Jésus. D'après l'alliance du Sināï, ceux-là devenaient son peuple, en le servant; mais ceux-ci le servent, parce qu'ils sont son peuple, «créé en Jésus Christ pour les bonnes œuvres». Mais si ce peuple devait encore faire cette confession: «Je suis charnel, vendu au péché», ou: «Je ne fais pas le bien que je voudrais faire, mais je fais le mal que je ne voudrais pas faire», en quoi consisterait la différence, pour ce qui regarde la marche ici-bas, entre l'un et l'autre peuple?¹ Serait-ce en ce que ceux-là ne savaient pas qu'ils ne pouvaient servir Dieu, et que ceux-ci le savent? Ce serait là une bien pauvre différence! Combien peu alors serait atteint le but de Dieu, d'avoir un peuple qui le servît en vérité et qui fût zélé pour les bonnes œuvres! Le sang de Jésus n'aurait-il pas aussi manqué son but sous ce rapport? Son pouvoir et son efficace ne seraient-ils pas ainsi mis en question? Et enfin le témoignage rendu par le Saint Esprit au sujet de ce sang, qui purifie nos

¹ Il faut bien remarquer ici que le peuple d'Israël n'est rejeté que pour ce qui regarde sa position sous la loi, sur le fondement de sa propre obéissance, et non pas comme peuple de Dieu sur le fondement des promesses données aux pères, car les «dons et l'appel de Dieu sont sans repentir». Il recevra de nouveau et bénira ce peuple, qu'il a mis de côté pour un temps, sur le fondement du sang de Jésus, le Médiateur de la nouvelle alliance; sur le fondement d'une grâce sans limites.

consciences des œuvres mortes et qui nous rend capables de *servir* le Dieu vivant, ne serait-il pas démenti?

Ne nous laissons donc pas arrêter par nos propres opinions, et ne mettons pas nos expériences, ni celles des autres chrétiens, à la place de la parole de Dieu. Autrement, comme nous l'avons vu, nous rendrions vaine l'intention de Dieu, nous affaiblirions l'efficace du sang de Christ, nous déshonorerions le témoignage du Saint Esprit et nous nous dépouillerions du privilège béni de servir Dieu et de glorifier son nom. Ne nous laissons pourtant pas non plus aller à nous imaginer que ce service et cette glorification sont accomplis par le désir de vouloir faire le bien. Il n'est rien de plus contradictoire qu'une pareille affirmation, rien qui déshonore davantage la parole de Dieu et qui en détruise autant l'efficace sur le cœur des croyants.

Si l'on examinait de plus près cette maxime devenue si générale: «Je voudrais ou j'aimerais pouvoir servir Dieu», on trouverait, hélas! que chez plusieurs ce n'est là qu'une phrase, au moyen de laquelle ils cherchent à tranquilliser leur conscience et à éluder les exhortations du Saint Esprit. On pourrait à peine croire qu'il y a beaucoup de chrétiens qui regardent comme un manque d'expérience et de connaissance de soi-même, de parler d'une marche digne de l'Évangile, d'un cœur droit et sincère et de l'observation des commandements de Dieu et de Christ. Ils ne voient là qu'un retour aux œuvres de loi, une prétention de la chair, dont ils ont si souvent éprouvé l'in-